

Chapitre 20 : Le Prix d'Aimer

Par LeilaHale

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).

[Voir les autres chapitres](#).

L'escargophone sonna deux fois avant qu'elle décroche — et elle sut, au premier mot qu'il prononça, qu'il avait attendu cet appel autant qu'elle.

« Tu dormais encore ? »

« Non, » mentit Sohalia, et à son intonation, il le sut aussi.

Il y eut un souffle bref de l'autre côté de la ligne, quelque chose entre le soupir et le rire. Le genre de son qu'il ne produisait que lorsqu'il ne faisait pas d'effort pour paraître indifférent. Elle s'assit dans son lit, les genoux ramenés contre la poitrine, et laissa cette petite chose la réchauffer un moment. La lumière du matin filtrait à peine sous les volets. Elle n'avait pas envie de se lever encore. Elle voulait rester là, dans ce demi-jour et avec sa voix, le plus longtemps possible.

Ils parlèrent de tout et de presque rien — d'abord des nouvelles du monde, de ces rumeurs qui filtraient depuis les grandes routes maritimes, de la façon dont les équilibres se redessinent lentement dans le vide immense qu'avait laissé Marineford. Il y avait dans leur façon d'en discuter quelque chose de presque ritualisé : deux personnes qui posaient à voix haute les mêmes peurs sans jamais les nommer directement. La Nouvelle Ère. Ce que ça signifiait vraiment. Ce que ça coûterait encore.

Ce fut Marco qui changea de cap, après un silence qui avait duré un peu trop longtemps.

« Hogo est rentré, » dit-il, et dans sa voix il y avait quelque chose de délibéré — il choisissait ce sujet comme on choisit d'ouvrir une fenêtre dans une pièce trop fermée.

Sohalia se redressa légèrement.

« Quand ? »

« Hier soir, tard. Lui et son équipe. La chasse au trésor est une réussite. Un beau butin, aucune perte, aucune mauvaise rencontre. » Une pause. « Il était plutôt fier de lui. »

Elle sourit, et c'était un sourire sincère. Hogo avait mérité ça. Elle connaissait la précision avec laquelle il préparait ses expéditions, la façon dont il prenait soin de ses hommes avant de penser au butin, cette rigueur tranquille qu'il portait comme une seconde nature. Elle imaginait son expression en rentrant — cette réserve habituelle à peine fissurée par une satisfaction qu'il

n'aurait pas voulu laisser voir trop clairement.

« Il a dû faire semblant de ne pas être content pendant exactement dix secondes avant que ses hommes lui sautent dessus, » dit-elle.

Marco eut ce son grave et bref qui lui servait de rire quand il ne s'en rendait pas compte.

« Quelque chose comme ça. »

Le silence qui suivit était doux, mais quelque chose dedans avait changé. Elle le sentit avant de pouvoir le nommer — ce léger resserrement dans la poitrine, cette façon qu'avait le bonheur des autres de devenir parfois une forme douce de douleur. La célébration aurait déjà commencé, ou commencerait ce soir. Elle connaissait ce rituel par cœur : les hommes qui se retrouvent après une mission réussie, les voix qui montent, les verres qui s'entrechoquent, les histoires qu'on brode un peu à chaque récit. Les épaules qui se relâchent. Ce soulagement collectif d'être rentrés entiers. Elle en avait fait partie pendant des années — elle savait exactement comment ça sonnait, comment ça sentait, quelle chaleur particulière ça dégageait quand tout le monde était là et que personne ne manquait à l'appel.

Elle ne serait pas là ce soir. Elle n'avait pas été là hier soir non plus quand Hogo avait franchi la passerelle avec son butin et ses hommes derrière lui. Et ça, cette petite absence là parmi toutes les autres, avait quelque chose de plus précis que le reste. Quelque chose qui piquait.

« Tu dois y être attendu, » dit-elle finalement.

Un battement.

« Ouais. »

Il ne raccrochait pas. Elle non plus. Ce petit équilibre fragile entre deux personnes qui savent qu'il faut partir et qui ne partent pas encore — elle connaissait ça aussi, de l'autre côté, depuis leurs côtés à eux, quand c'était elle qui devait rentrer au palais et lui qui gardait la main sur le bastingage jusqu'à ce que la distance les sépare vraiment.

« Vas-y, » dit-elle doucement. « Je vais bien. »

Un autre battement. Celui-là, un peu plus long. Comme s'il pesait quelque chose.

« Je sais, » répondit-il. Et à sa façon de le dire, elle sut qu'il n'en était pas tout à fait sûr — mais qu'il choisissait de lui faire confiance sur ce point. « On se reparle ce soir. »

Elle attendit qu'il raccroche le premier.

La chambre était silencieuse après ça. La lumière du matin entrait par les volets entrouverts et découpait des lignes dorées sur le plancher. Sohalia resta assise un moment sans bouger, à tenir simplement ce vide qu'il laissait derrière lui à chaque fois — ce vide qui avait exactement sa

forme et qui ne ressemblait à rien d'autre.

Puis elle se leva, et mit son masque de reine.

Le soleil de l'après-midi pesait sur les toits du village comme une main bienveillante posée sur une vieille blessure. Les ruelles étaient étroites, pavées de pierre claire, et les habitants s'arrêtaient sur le pas de leur porte pour les regarder passer — leur reine et le roi consort, côte à côte, écoutant le maire énumérer avec une fierté tranquille les projets d'agrandissement du marché couvert.

Sohalia souriait. Pas le sourire de façade qu'on lui reprochait parfois d'arborer lors des grandes cérémonies, mais quelque chose de plus doux, de plus présent. Elle posait des questions. Elle regardait les gens.

C'est dans un angle mort entre deux maisons, alors que le maire s'était retourné pour désigner quelque chose au loin, qu'elle entendit les voix.

Deux femmes âgées, assises à l'ombre d'un auvent. L'une d'elles avait un éventail qu'elle agitait sans vraiment s'en rendre compte. L'autre parlait à mi-voix — ce genre de voix basse qui n'essaie pas vraiment de se taire.

« Elle a perdu combien de personnes, maintenant ? Ses deux parents, la reine Emi, sa grand-mère Leïko, le roi Hachiro... Et Barbe Blanche lui-même. Et le fils d'or, le garçon de feu... »

« Ace, oui. »

« Et elle est là à sourire au maire comme si de rien n'était. Pas possible. »

Un silence. L'éventail s'immobilisa une fraction de seconde.

« Elle doit être maudite, cette petite. Maudite, ou... »

La suite se perdit dans le bruissement du vent.

Sohalia cessa d'entendre le maire.

Elle était toujours debout, les mains croisées dans le dos dans la posture qu'on lui avait apprise adolescente, le regard fixé quelque part devant elle sans rien voir. Le village continua d'exister autour d'elle — les rires d'un enfant, le cri d'une marchande, le claquement d'un volet — mais tout cela venait de très loin, comme porté par un courant qui ne la concernait plus. Elle était ailleurs. Elle était dans l'espace entre les choses, là où les mots ne pèsent plus rien parce qu'ils pèsent trop lourd.

Maudite.

Elle ne broncha pas. Elle ne cilla même pas. Elle contemplait ce mot qui résonnait avec un peu trop de force dans son esprit.

Puis quelque chose la ramena.

Une chaleur, d'abord. La pression ferme et discrète d'une main au creux de ses reins — ni brusque, ni hésitante. La façon dont Akihide la rapprocha de lui était si naturelle que quiconque l'observant depuis la rue n'y aurait vu qu'un geste d'affection entre époux. Il n'interrompit pas le maire. Il répondit même à la dernière remarque sur le coût estimé des travaux avec une question pertinente, son attention en apparence entièrement tournée vers l'homme qui leur faisait face.

Mais sa main ne bougea pas, la gardant là où elle reposait laissant la Shizen revenir à elle.

Et lentement, comme quelqu'un qui remonte à la surface d'une eau profonde, Sohalia revint.

Elle tourna les yeux vers lui.

Akihide ne la regardait pas encore — il parlait toujours, il souriait au maire — mais comme s'il avait senti son regard, il inclina légèrement la tête vers elle. Ses yeux rencontrèrent les siens. Une seconde, pas plus. Et dans cette seconde, il lui offrit quelque chose de simple et d'absolu : un sourire. Doux. Calme.

Je sais. Je suis là. Tu n'es pas seule.

Sohalia expira.

Autour d'eux, quelqu'un dut remarquer l'échange, parce qu'un murmure de plaisir parcourut les habitants qui observaient la scène depuis les abords de la ruelle. Une petite fille dit quelque chose à voix haute que sa mère s'empressa de couvrir dans un rire. L'atmosphère changea imperceptiblement — elle se réchauffa, elle se détendit, comme si ce silence partagé entre la reine et le roi consort avait eu le pouvoir de rendre la journée un peu plus belle pour tout le monde.

Sohalia reporta son attention sur le maire. Elle posa une autre question. Sa voix ne tremblait pas.

Le trajet du retour se fit en silence.

Pas un silence pesant — plutôt celui de deux personnes qui n'ont pas besoin de remplir l'espace pour coexister, et qui savent toutes les deux que parler trop vite de quelque chose peut l'abîmer. La voiture traversait les routes de Laugh Tale dans la lumière déclinante du soir, et Sohalia regardait défiler les arbres par la vitre sans vraiment les voir.

Ce fut Akihide qui parla le premier, et il le fit sans la regarder, les yeux sur la route devant eux.

« Comment tu vas. »

Ce n'était pas tout à fait une question. C'était une porte qu'il laissait ouverte, sans insister.

Elle réfléchit honnêtement avant de répondre — ce qu'elle ne faisait pas toujours.

« Je ne sais pas encore. »

Il hocha la tête. Il n'ajouta rien.

C'était ça, avec Akihide. Il ne cherchait pas à réparer les choses trop vite, ne comblait pas le silence avec des mots de réconfort qui auraient sonné faux. Il attendait. Et cette façon d'attendre avait quelque chose de profondément respectueux — comme si la douleur des autres méritait le temps qu'elle prenait, sans qu'on cherche à l'abréger.

Sohalia posa la tête contre la vitre froide.

Maudite.

Le mot tournait encore. Elle le laissait tourner, sans essayer de l'arrêter. Il y avait quelque chose d'épuisant à tenir les choses à distance — elle l'avait appris depuis longtemps, mais ça ne devenait pas plus facile avec la pratique. Certains jours il suffisait de tenir. D'autres, tenir coûtait trop cher.

Aujourd'hui était l'un de ces autres jours.

Elle sentit la main d'Akihide se poser brièvement sur le dos de la sienne. Une seconde, à peine. Puis il la retira, les yeux toujours sur la route.

Elle n'avait rien à dire. Il n'avait rien attendu.

Elle referma la porte de sa chambre sans bruit.

La lumière du soir entrait par les hautes fenêtres et découpait des rectangles d'or sur le plancher. C'était une lumière honnête, celle qui ne flatte pas et n'embellit pas — elle enveloppait simplement les choses telles qu'elles étaient.

Sohalia s'arrêta devant le tableau.

Elle l'avait évité depuis qu'elle était revenue du monde du Dehors. Il était accroché là depuis des mois, toujours aussi magnifique — elle en était sûre. Et puis elle avait regardé ailleurs, chaque fois, comme on détourne les yeux d'un soleil trop vif.

Le pont du Moby Dick. Le ciel ouvert au-dessus. Et lui — immense, solide, éternel comme une promesse que le monde aurait faite et tenue —, entouré de ses commandants. Thatch était là, à

côté d'elle, avec cet air qu'il avait toujours eu de trouver tout légèrement amusant. Marco, impassible et attentif. Les autres, leurs visages, leurs postures, leurs façons d'exister autour de lui.

Sohalia regarda le tableau.

Elle le regarda vraiment depuis qu'elle était revenue de Marineford. Son cœur cognait avec force dans sa poitrine.

Et quelque chose céda.

Ce n'était pas spectaculaire. Ce n'était pas la tempête qu'on imagine. C'était plus silencieux que ça, plus intérieur — une fissure qui s'ouvre lentement dans une digue qu'on croyait tenir, et soudain tout passe, tout en même temps. La douleur d'abord, crue et massive, la douleur de tous ces noms que les vieilles femmes avaient égrenés dans l'ombre d'un auvent comme s'ils n'étaient que des chiffres et ceux dont elles n'avaient pas nommé car ils étaient des inconnus pour elles : Eri, Kazuo, Emi, Leïko, Hiroshi, Thatch, Lady, Hachiro, Barbe Blanche, Ace. Pas des chiffres. Des visages. Des voix. Des façons particulières de prononcer son prénom. Des mains qui l'avaient tenue, guidée, fait rire, portée.

Le chagrin vint après, plus lourd encore, ce chagrin long et grave qui s'installe pour rester. Puis la colère — contre le monde, contre la guerre, contre cette injustice fondamentale d'être encore là quand eux ne l'étaient plus. Puis la peur, petite et froide, la peur d'elle-même et de ce qu'elle était capable de traverser sans s'effondrer en public, sans même pleurer, sans laisser voir. Et enfin le manque — nu, simple, intraitable —, le manque de tous ceux qui avaient constitué le tissu de ce qu'elle était.

Ses genoux cédèrent sans qu'elle en ait décidé.

Elle s'effondra lentement, les mains pressées contre sa poitrine comme si elle tentait de maintenir quelque chose en place — quelque chose qui se déchirait quand même, par couches, méthodiquement, sans lui demander la permission. La douleur n'était pas aiguë. Elle était large. Elle occupait tout l'espace disponible et continuait de s'étendre au-delà, dans des endroits qu'elle n'avait pas su nommer avant ce moment. Comme si chaque nom qu'elle avait porté ces derniers mois s'était tenu sagement en retrait jusqu'à maintenant, et qu'ils avaient tous choisi cet instant-là, devant ce tableau, pour se faire entendre ensemble.

Le sol était froid sous elle. Elle ne bougea pas. Elle aperçut entre ses larmes les lumières dorées qui étaient propres aux papillons dorés du don du Gaia.

Les larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle fasse rien pour les retenir ni pour les accélérer.

Maudite.

Le mot revint, et cette fois elle le laissa entrer pleinement. Elle le retourna dans tous les sens. Elle le regarda.

Est-ce qu'on pouvait être maudite ? Est-ce que la mort pouvait avoir une adresse, un nom, une cible qu'elle revenait trouver encore et encore avec la régularité obstinée d'une marée ? Est-ce qu'il y avait une explication à ce que sa vie ressemblait à une liste de noms que l'on raye un par un ?

Elle ne savait pas.

Elle regardait le tableau, et Barbe Blanche la regardait — immobile, inchangé, toujours là sur ce pont qui n'existait plus.

Elle posa une main à plat sur sa bouche, non pas pour étouffer un sanglot mais pour contenir quelque chose d'autre, quelque chose qui ressemblait à un *merci* et à un *pourquoi* et à *je suis désolée* tous mêlés, inséparables.

Dehors, la nuit commençait à tomber sur Laugh Tale.

Sohalia resta sur le sol devant le tableau encore longtemps, et laissa la douleur faire son travail.

Elle les entendit avant d'ouvrir la porte.

La voix d'Akihide, d'abord — tendue, plus haute qu'à l'ordinaire, et c'était déjà en soi quelque chose d'inhabituel. Akihide ne haussait presque jamais le ton. Il avait d'autres façons de faire comprendre sa désapprobation, plus froides, plus précises, qui n'avaient généralement aucun besoin de volume. Mais là, les mots traversaient le mur avec une netteté qui ne laissait aucun doute : il était furieux.

Sohalia s'immobilisa dans le couloir.

« Des commères de village, » grondait-il, et elle entendait dans son intonation cet effort qu'il faisait pour rester articulé. « Deux femmes qui marmonnent sous un auvent sans mesurer le poids de ce qu'elles disent, et— »

« Akihide. » C'était Kino. Sa voix avait cette qualité calme et posée qu'il réservait aux situations où tout le monde risquait de perdre le contrôle. « Ce n'est pas en te mettant en colère ce soir que tu les feras taire. »

« Je ne cherche pas à les faire taire, je cherche à— »

« Elle s'en est sortie. » Cette fois c'était Maiya, et dans sa voix à elle il y avait quelque chose de moins serein — quelque chose de blessé que les mots tentaient de recouvrir sans y parvenir tout à fait. « Elle a continué la visite, elle n'a pas— »

« Je sais qu'elle s'en est sortie. » Akihide reprit une inspiration. « C'est précisément ce qui me met en colère. Elle n'aurait pas à *s'en sortir* si ces vieilles commères... »

Un silence. Puis la voix de Nostradamus, égale et lente comme toujours, avec cette façon qu'il avait de poser les mots comme des pierres dans un cours d'eau :

« La souffrance des gens dit souvent plus sur leur propre peur que sur la personne qu'ils désignent. Ces femmes regardaient une reine sourire après avoir tout perdu, et elles n'avaient pas les mots pour nommer ce qu'elles voyaient. Alors elles ont utilisé les seuls qu'elles avaient. »

« Ce n'est pas une excuse, » répondit Opale sèchement.

« Non, » admit Nostradamus. « Ce n'en est pas une. »

Sohalia allait poser la main sur la poignée quand elle entendit la dernière voix — celle qu'elle n'attendait pas.

« Je trouve ça honteux. »

Ume. Nette. Tranchante comme Sohalia ne l'avait jamais entendue. Sans le moindre tremblement, sans l'enrobage habituel de douceur qui accompagnait chacune de ses interventions.

« On peut débattre des raisons, des peurs, des mots qui manquent — mais ces femmes ont parlé de la reine comme d'une malédiction ambulante, à voix haute, dans sa propre île, pendant qu'elle souriait à leurs voisins. C'est honteux. »

Le silence qui suivit fut différent des autres.

Sohalia entrouvrit légèrement la porte. À travers l'entrebâillement, elle vit Ume debout, le dos droit, les mains croisées devant elle — mais le visage, ce visage habituellement si tranquille, était marqué d'une colère froide et parfaitement tenue qui la rendait méconnaissable. Ou plutôt — qui la rendait enfin, pleinement, visible. Comme si quelque chose de très ancien s'était finalement décidé à prendre la parole.

Akhide la regardait.

Il la regardait comme on regarde quelque chose qu'on n'a pas su voir avant et que l'on découvre soudain dans toute son évidence — avec cette légère stupeur de celui qui réalise que la carte qu'il avait du territoire était incomplète. Le reste de la pièce n'existait plus très clairement pour lui dans cet instant. Sa colère à lui s'était tue, remplacée par quelque chose de moins bruyant et de beaucoup plus attentif. Il la détaillait sans s'en cacher — la ligne de ses épaules, la précision de sa posture, cette façon qu'elle avait de tenir sa colère comme une chose maîtrisée et non comme une chose subie — et une chaleur tranquille le traversa, qu'il ne chercha pas à analyser tout de suite.

Sohalia vit tout ça depuis le couloir, et quelque chose en elle s'amusa doucement et tristement en même temps.

Elle poussa la porte.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle. La conversation se figea.

Elle traversa la pièce directement jusqu'à Ume, et avant que quiconque ait pu dire un mot, l'enlaça. Pas de grand geste, pas de discours. Juste ses bras autour des épaules d'Ume, et le silence qui se créa entre elles deux — celui d'un *merci* qu'on n'a pas besoin de formuler pour être compris.

Ume ne dit rien. Elle posa juste une main sur le dos de Sohalia, et la tint.

Puis Sohalia se dégagea doucement, tourna les yeux vers le reste du groupe, et vit tous ces visages qui la regardaient avec cet assortiment familier et épuisant d'inquiétude, de bienveillance et de colère contenue pour elle.

« Bien, » dit-elle. « Maintenant qu'on a établi que vous m'aimez tous, parlons de quelque chose d'important. »

Maiya cligna des yeux.

« Quoi ? »

« Comment s'assurer qu'Akihide ne finisse pas la tête sur une pique quand je serai officiellement morte. »

Le silence dura deux secondes entières.

Ume porta la main à sa bouche. Ses yeux s'écarquillèrent.

« Sohalia, » souffla-t-elle, horrifiée.

« C'est une préoccupation légitime, » continua Sohalia avec le sérieux d'une personne discutant de politique fiscale. « Sa légitimité sur cette île repose sur moi. Je serai officiellement morte. Certaines Lignées n'ont jamais vraiment digéré sa présence ici, et sans ma protection formelle, il leur suffit d'attendre le bon moment pour— »

« Je suis parfaitement capable de me défendre, » coupa Akihide, et dans sa voix le choc avait déjà commencé à virer à autre chose.

« Ce n'est pas une question de capacité, » répondit Sohalia placidement. « C'est une question de protocole. Une Lignée hostile n'a pas besoin de te battre. Elle a besoin d'un vote. »

Un silence.

« Alors qu'est-ce que tu proposes ? » demanda-t-il, et son ton avait changé — moins choqué, plus méfiant, ce qui était déjà nettement plus productif.

« Je ne sais pas encore. C'est pour ça que j'en parle. »

« On fait disparaître les piques ? » demanda Kino.

« Problème réglé » dit Sohalia en acquiesçant, amusée.

Maiya, qui avait tenu jusqu'ici, laissa échapper un son bref et involontaire qui ressemblait beaucoup à un rire.

Ume secoua la tête lentement, les yeux encore un peu ronds, mais le terrible sérieux de son expression s'était légèrement fissuré. Nostradamus avait baissé les yeux sur son bâton avec l'air de quelqu'un qui gérait dignement une situation.

Sohalia croisa brièvement le regard d'Akhide. Il la regardait avec cette expression qu'il réservait aux moments où il comprenait exactement ce qu'elle était en train de faire, sans décider si ça le dérangeait.

Ça ne le dérangeait pas. Il relança la conversation avec une taquinerie légère en direction d'Ume, et la pièce respira à nouveau.

La nuit était installée depuis longtemps quand elle décrocha l'escargophone.

Il sonna deux fois. Trois. Elle attendit, assise en tailleur sur le lit, le regard posé quelque part sur le mur sans vraiment l'atteindre. Elle était fatiguée d'une façon qui n'avait rien à voir avec le manque de sommeil — cette fatigue plus profonde, celle qui s'accumule dans les os quand une journée a été bien trop longue.

Ce fut Izo qui répondit.

« Bonsoir. »

Elle reconnut immédiatement son intonation — cette légèreté précise et légèrement ironique qui était sa façon d'être en toutes circonstances, comme si le monde était une chose qu'on observait depuis une légère distance pour mieux le comprendre.

« Izo. » Elle s'efforça de mettre de la normalité dans sa voix. « Marco n'est pas là ? »

« Il gère un incident. » Un souffle léger, presque amusé. « Un mari a surpris sa femme avec un de nos hommes et réclame réparation. Marco arbitre. Tu peux imaginer l'ambiance. »

En d'autres temps, d'autres soirs, elle aurait ri. Elle aurait dit quelque chose sur le talent particulier de certains membres de l'équipage à créer des complications diplomatiques dans les ports les plus reculés du monde. Ce genre de situation était presque routinier.

« Oh, » dit-elle à la place. « D'accord. »

Un silence s'installa.

Elle entendit Izo replacer quelque chose — une tasse, peut-être — avec le soin méticuleux de quelqu'un qui choisit de prendre son temps.

« Sohalia, » dit-il finalement, avec une douceur qui ne ressemblait à aucune de ses autres intonations. « Qu'est-ce qui s'est passé aujourd'hui ? »

Elle faillit dire *rien*. Le mot était là, prêt, rodé à force d'usage. Elle le laissa passer.

« On était en visite dans un village. J'ai entendu deux femmes parler. » Elle s'arrêta. « Elles pensaient que je ne pouvais pas les entendre. Ou peut-être qu'elles s'en moquaient. Elles énuméraient les décès auxquels j'ai fait face. » Elle sentit sa propre voix changer sur le dernier nom, légèrement. Juste légèrement. « Et elles ont dit que j'étais maudite. »

Un silence.

Pas le silence gêné de quelqu'un qui cherche ses mots, ni celui de quelqu'un qui ne sait pas quoi dire. Quelque chose de délibéré — comme quelqu'un qui reçoit une question importante et refuse de lui donner une réponse rapide parce que c'était tellement plus complexe que ça.

« Izo. » Elle hésita. « Crois-tu qu'on soit maudits ? »

Il ne répondit pas tout de suite.

Le silence dura. Elle ne l'emplit pas, elle attendit patiemment que son frère ne lui apporte une réponse comme il l'avait toujours fait.

Quand il parla, ce fut à voix basse — pas d'un secret, mais de la façon dont on parle de choses qui méritent qu'on les traite avec précision.

« J'ai pensé à ça. Après Marineford. » Il marqua une pause. « Après Thatch — je me souviens d'avoir regardé la mer depuis le bastingage, tard dans la nuit, et je me suis demandé si le monde nous devait quelque chose ou si c'était nous qui lui devons quelque chose et qui ne savions pas encore quoi. Je n'ai pas trouvé de réponse. »

Elle attendit.

« Ce que je sais, » continua-t-il, « c'est que la mort de Thatch m'a bouleversé d'une façon que je n'avais pas anticipée. Je le connaissais depuis des années. Il me taquinait sur mes kimonos. Il cherchait toujours à me faire goûter ses nouvelles recettes en jurant à chaque fois que c'était la meilleure qu'il ait faite. » Une légère inflexion dans sa voix. « C'était souvent vrai. »

Sohalia ferma les yeux.

« Marineford, » reprit Izo, et sa voix changea à nouveau — quelque chose de plus lourd

descendit dedans, s'installa. « J'ai perdu des hommes de ma division. Des hommes que j'avais formés, que je connaissais par leur prénom, dont je connaissais les familles pour certains. Et puis Ace. Et puis... » Il s'arrêta brièvement. « Et puis le vieux. »

Le vieux.

Elle entendit dans ces deux mots une tendresse si ancienne et si grande qu'elle eut du mal à en soutenir le poids.

« Tu te souviens, » dit Izo après un moment, « des histoires que je te racontais sur Wano, quand tu étais petite ? »

Elle s'étira légèrement dans le souvenir.

« Les samouraïs. Oui. J'en réclamaï une à chaque fois. »

« Je ne t'ai jamais parlé de leur mort. »

Non. Il ne l'avait pas fait. Elle avait toujours eu les histoires de leur vivant — leurs codes, leur façon de tenir une lame, l'honneur qu'ils portaient comme une deuxième peau. Ses aventures à Wano. Elle avait grandi avec leurs vies sans jamais avoir à toucher leur fin.

« Oden, » dit Izo, et le prénom sortit de lui différemment des autres — comme une chose qu'on ne prononce pas souvent parce qu'on veut le garder pour soi. « Il est mort de façon atroce. Ses hommes aussi. Ma sœur a failli mourir plusieurs fois. Je n'étais pas là pour aucun d'eux. Quand j'ai su, il n'y avait plus rien à sauver. »

Sohalia n'avait rien à répondre à ça. Elle n'essaya pas.

« Alors non, » dit-il finalement. « Je ne crois pas qu'on soit maudits. Je crois qu'on aime trop de gens dans un monde trop violent, et que ces deux choses-là, mises ensemble, donnent inévitablement ce résultat. » Une pause. « Ce n'est pas une malédiction. C'est juste le prix. »

Elle laissa ça exister dans la ligne téléphonique sans rien ajouter par-dessus.

Ils parlèrent encore — longtemps, de choses moins lourdes et de choses plus lourdes, de Wano et de sa sœur et des samouraïs qui avaient traversé le temps dans ses récits d'enfance, de Thatch et de ses recettes, de la façon dont le chagrin change de forme avec les années sans vraiment disparaître. Izo parlait comme il faisait tout le reste — avec une précision élégante et une honnêteté que rien ne semblait entamer. Et quelque chose, progressivement, s'installa en elle. Pas une résolution. Juste un apaisement partiel, le genre qu'on obtient quand quelqu'un a bien voulu partager ses doutes, ses peurs, sa souffrance.

Ce fut lui qui, à un moment, dit simplement :

« Il est rentré. »

Elle entendit, en fond sonore, la porte qui s'ouvrait quelque part.

La voix de Marco eut sur elle l'effet qu'elle avait prévu sans se l'avouer : quelque chose dans sa poitrine se dénoua d'un coup, comme un nœud qu'on tire au bon endroit. Elle expira lentement et ne dit rien pendant deux secondes, juste pour se laisser le temps de l'entendre vraiment. Elle entendit brièvement Izo le prévenir et quitter la pièce pour leur laisser de l'intimité. Elle l'entendit la saluer de loin doucement, sa voix ravivant en elle le souvenir d'un Izo un peu plus jeune venant la border avant que le sommeil ne l'emporte.

« Izo t'a raconté ? » souffla-t-elle en se rendant compte soudainement du silence qui régnait.

« Non, » dit Marco. « Mais je l'entends à ta voix. »

« Je vais bien. »

« Je sais. » Il dit ça avec la même conviction tranquille que ce matin, cette façon qu'il avait de choisir de la croire même quand *bien* était un mot approximatif. « Raconte quand même. »

Alors elle raconta. Pas tout — pas le tableau, pas l'effondrement sur le plancher froid, pas les mains pressées contre sa poitrine comme si elle pouvait maintenir quelque chose en place — mais le village, les voix, le mot. La conversation avec Izo. Et Marco l'écouta comme il l'avait toujours fait : sans l'interrompre, sans chercher à réparer ce qu'il ne pouvait pas réparer, avec cette présence posée et entière qui avait le don de lui faire sentir qu'elle n'était pas seule à porter quelque chose, même quand elle l'était géographiquement.

« Maudite, » répéta-t-il doucement.

Pas une question. Juste le mot, posé à plat, regardé.

« C'est ce qu'elles ont dit. »

Un silence. Puis :

« Je pense à Thatch tous les jours. »

Elle ne s'attendait pas à ça — à cette façon directe qu'il avait, parfois, de mettre quelque chose de personnel sur la table sans transition. Comme si la seule réponse honnête à ce qu'elle venait de dire était d'offrir quelque chose en retour.

« Je sais que tu y penses, » dit-elle doucement.

« Ce n'est pas une malédiction. C'est nous. Ce qu'on est, les gens qu'on choisit. » Une pause. « Si c'est une malédiction, alors je la veux. Je ne changerais rien. »

Elle sentit quelque chose de chaud se coincer dans sa gorge et ne chercha pas à l'identifier.

Le temps passa — elle ne savait plus exactement combien. Il y avait dans leur façon de se parler à cette heure-là, tard, la voix un peu plus grave et moins surveillée, quelque chose de différent de leurs échanges habituels. Moins d'apparence à tenir. Juste ce qu'il y avait en dessous, et ce qu'il y avait en dessous était vaste et chaud et légèrement vertigineux comme une hauteur qu'on regarde sans reculer. Elle voulait qu'il soit là. Pas au bout d'une ligne, pas à travers un escargophone — là, dans la même pièce, avec cette présence physique et réelle que la distance avait rendue précieuse. Elle voulait poser la tête quelque part contre lui et n'avoir rien à expliquer parce qu'il comprendrait de toute façon. Elle voulait tenir sa main dans la sienne, sentir la sienne se perdre dans ses cheveux. Elle voulait se coucher à ses côtés, le regarder dormir, s'éveiller à ses côtés. Le manque avait cette forme là ce soir — précise, physique, installée juste sous ses côtes avec la ténacité tranquille de quelque chose qui ne comptait pas partir.

« Tu me manques, » dit-elle finalement.

C'était simple. Elle ne chercha pas à le formuler autrement, ni à l'enrober de quelque chose de plus léger.

Un battement.

« Toi aussi. »

Il n'y avait rien de prudent dans sa façon de le dire. Pas de distance, pas d'atténuation. Juste les deux mots, posés là avec la même franchise tranquille qu'il mettait en tout le reste — celle de quelqu'un qui avait depuis longtemps abandonné l'idée que prétendre le contraire ne servirait à rien.

Ils s'assirent dans ce manque un moment, sans chercher à en faire autre chose.

Ce fut Marco qui parla le premier.

« Trois semaines. »

Elle releva légèrement la tête.

« Trois semaines ? »

« Ma division est disponible. La tienne aussi, non ? » Il y avait dans sa voix quelque chose qu'elle ne lui entendait pas souvent — une impatience légère, presque juvénile, l'impatience de quelqu'un qui a planifié quelque chose et qui a hâte que l'autre le sache. « Une semaine ensemble. En mer. Les deux divisions, un coin du monde qu'on n'a pas encore exploré. »

Sohalia ne dit rien pendant quelques secondes.

Elle laissa l'image s'installer lentement — le pont d'un navire sous un ciel dégagé, ses hommes et les siens mêlés sur le bois, le bruit de l'eau contre la coque, le vent qui rendrait tout plus

simple, comme il le faisait toujours en mer et cet air iodé qui lui remplirait les poumons. Sa propre main sur un bastingage. Sa propre voix donnant des ordres. Et quelque part pas très loin dans le même horizon, visible ou non, Marco. La certitude de Marco.

Quelque chose dans sa poitrine se déplaça doucement, vers le haut.

« Un coin du monde qu'on n'a pas encore exploré, » répéta-t-elle lentement. « Ça réduit les options. »

« Il en reste quelques-unes. »

« Il y a un archipel au nord-est de Nanmin non Shima, » dit-elle, et quelque chose commençait à s'allumer dans sa voix malgré elle — ce plaisir particulier des plans qu'on dessine à voix haute, la façon dont une idée devient réelle à partir du moment où on la nomme. « Des îles volcaniques, inhabitées pour la plupart. Hogo m'en a parlé il y a quelques mois. Il voulait y aller, mais on n'a jamais eu le bon moment. »

« Des îles volcaniques. »

« Du soufre, probablement. Des eaux chaudes. Et d'après Hogo, un silence assez remarquable. »

Elle entendit Marco sourire. Pas le sourire — elle ne pouvait pas le voir — mais quelque chose dans son silence changea de texture, s'allégea, devint plus présent.

« Trois semaines, » confirma-t-il.

« Trois semaines. »

Elle laissa ça exister. Trois semaines, c'était réel. C'était une date qu'on mettait quelque part dans le futur et vers laquelle on marchait, et cette chose concrète et prochaine changeait légèrement la forme de tout le reste — rendait le soir plus supportable, le manque moins sans fond, le plancher froid de tout à l'heure moins définitif.

Ils parlèrent encore — de l'archipel, de la logistique, d'un détail absurde sur les provisions que Hogo avait tendance à surestimer, et ça aussi c'était précieux, ces petites choses ordinaires qu'on partage parce qu'on a envie que l'autre soit dans les détails de sa vie. La nuit de Laugh Tale s'étendait autour d'elle, silencieuse et dense, et Sohalia resta assise dans cette chambre à parler avec la voix qu'elle aimait jusqu'à ce que la fatigue, douce et lente, commence à peser sur ses paupières.

Ils raccrochèrent tard.

Elle s'allongea dans le noir, les yeux ouverts encore un moment sur le plafond. La journée avait été longue et lourde et elle avait laissé des traces — mais quelque chose aussi s'était posé, quelque part dans la soirée, progressivement, sans qu'elle puisse dire exactement ni où ni



quand. Pas de la légèreté. Pas encore. Mais quelque chose qui y ressemblait de loin, quelque chose qui avait la forme d'une semaine en mer et d'un archipel volcanique et du silence que Hogo avait dit remarquable.

Trois semaines.

Elle pouvait tenir trois semaines.

— À suivre —

Publié : 04/03/2026

Le geste d'Akihide dans la ruelle vous a fait quoi ?

Si Marco avait vu ça...

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés